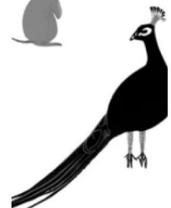
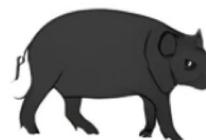
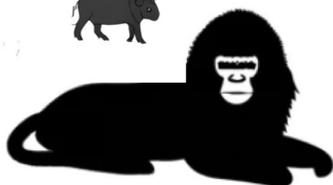


L'ARCHE DE NOELLE



ELSA BERNASCONI



Elsa Bernasconi

L'Arche de Noelle

© Elsa Bernasconi, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5739-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

À l'heure où les femmes s'affranchissent financièrement et matériellement, les hommes gardent une préséance culturelle et naturelle, induite par une éducation ancrée dans l'histoire. Si elles sont victimes chaque jour de relations médiocres et que l'idée de l'amour leur est devenue insoutenable, c'est qu'au moment de la genèse – un passage biblique d'ailleurs peu préoccupé par le sort des femmes – ce n'est pas Noé, le fils de Lémec qu'il fallait missionner pour repeupler la terre, mais Noëlle, la fille du père fouettard.

Il en aurait été autrement, car les animaux et les hommes qui occupent notre monde sont à l'image des choix désastreux du créateur ! Il devait avoir un sacré coup dans l'aile et peu l'esprit « saint », pour remettre leur destin dans les mains de ce crétin de Noé dont l'unique exploit après le déluge fut de planter une vigne. Quarante jours et quarante nuits auront suffi à générer ce chaos, déposant l'humanité sur le mont Ararat beaucoup moins attrayant que les monts de Venus, ignorés du Saint-père.

L'apparition d'un arc-en-ciel, en signe de paix et de miséricorde, félicitait-il Noé ou tentait-il de lui dire mon fils, tu n'as rien compris car la liberté d'aimer, n'est-ce pas l'humain avant les genres ? Si Noé, à travers le choix de son arche a participé à dessiner un monde d'inégalité, Noëlle, elle, va s'atteler à rétablir avec justesse un équilibre d'avance corrompu et discrètement butter la colombe, laissant derrière elle des animaux en pleine conscience...

« Tout comme il y a deux versions à chaque histoire, il y a deux versions à chaque personne. Une version que nous révélons au monde et l'autre que nous gardons cachée...

Une dualité gouvernée par l'équilibre de la lumière et de l'obscurité.
Chacun de nous a la capacité d'accomplir le bien et le mal mais ceux qui sont capables de brouiller la ligne de division morale détiennent le vrai pouvoir. »

Extrait de la série Revenge

LÀ OU TOUT A COMMENCE

Porcras, à la vue de ses cartes postales est une cité radieuse dont le ciel bleu enlace la mer plus foncée, créant une profondeur des plus exaltantes. On imagine un soleil réchauffant, des façades colorées de lumière sur des bâtiments bordant les quais où les pêcheurs déchargent leur précieuse cargaison. On rêve des marchés et des restaurants de fruits de mer fraîchement pêchés la veille. Ses ruelles étroites s'étirent comme des veines au cœur de la ville pittoresque, où l'histoire ancienne se mêle harmonieusement à la modernité. Une mosaïque de langues, de coutumes, de culture et de religion, vivent à l'unisson, au chant du foot.

Elle fait rêver les bobos lutéciens fatigués d'années de métro, de temps gris et de stress, qui investissent massivement, pour finalement quelques années plus tard se barrer. Ce lieu est en réalité une cité rugueuse où se mêlent la déchéance culturelle, la désillusion, les inégalités aussi.

Les quartiers nord de la ville marqués par la précarité, la violence des gangs, la drogue et la pauvreté endémique règnent en maîtres. Les tensions intercommunautaires ne sont jamais loin et les ruelles servent de théâtre à des règlements de compte persistants. La chaleur de l'été est écrasante, les rues bruyantes, chaotiques et sales. Les rats, charognards des lieux se faufilent, dévorant les restes de nourriture abandonnés au pied des poubelles lorsqu'elles sont ramassées ! Les mouches, les guêpes bourdonnent en essaim dès les premières lueurs du printemps, attirées par les effluves puissantes laissées par certains animaux bien peu domestiqués.

Le port, autrefois vivante et pittoresque affiche désormais les stigmates de l'occupation capitaliste à grande échelle, les bateaux de plaisance ayant remplacé, en grande partie les embarcations de pêches traditionnelles. L'odeur de poisson frais désormais noyée sous celle d'un tas de « fumiers » est le résultat d'une politique de plus en plus porc-triarcale !

Bienvenue à Porcras, la plus grande porcherie de tous les temps !

LA GRENOUILLE ET LE CHIMPANZE

C'est au printemps que Sabrina fit la connaissance d'Emmanuelle alors qu'elle naviguait en mer avec son nouveau compagnon. Il possédait un petit bateau cabine qu'il affichait et chouchoutait comme si c'était le yacht Azzam. Avoir un bateau pour ce fils de prolétaire issu d'une banlieue du quatre-vingt-onze incarnait l'aboutissement de sa réussite dans l'immobilier. Il avait gravi les échelons de nombreuses sociétés de promotions et constructions avec toujours la même technique, chasser d'entreprises en entreprises, en volant les meilleurs clients et dossiers. S'il ne brillait pas par sa culture, il brillait par son obscurantisme. Il était petit, trapu, très proche du primate. Ses bras plus grands que son corps pendaient, entraînant son buste en avant. À peine quarante ans, son crâne dégarni laissait entrevoir une magnifique calvitie naissante. Sans son costume sur mesure, on aurait pu croire qu'il avait passé la majeure partie de sa vie dans les arbres.

C'était un petit bonobo ayant recours aux relations sexuelles pour affirmer son appartenance sociale et surtout comme résolution des conflits. Sabrina ignorait cette part d'ombre. Sortant de quinze ans de vie commune à se faire tintin de caresses et de tendresses, en jachère sexuelle totale, elle s'était jetée à corps perdu dans les bras du vilain petit singe. Persuadée qu'un homme, capable de partager avec elle des moments d'intimité près de dix fois par jour était incontestablement le signe d'un grand amour. Elle s'étonnait de sa disponibilité, de ses demandes pressantes, à l'instar de son mari, le roi de la pédale. Ce dernier épris d'amour pour son deux-roues disparaissait des journées entières dans les collines. Il ne la touchait plus depuis la naissance de leur dernier enfant. Il avait même oublié jusqu'à son prénom et l'appelait désormais maman : « Comment va maman ? » « Elle est où maman ? Elle a passé une bonne journée, maman ? »

À force de « maman » à tout va, Sabrina avait fini par chercher un peu d'ailleurs. Elle se sentait dépossédée d'une partie d'elle-même et pas la moindre, elle n'était plus femme à ses yeux. Elle avait fini, à la prononciation d'un énième « maman », par le quitter lui expliquant qu'on ne baisait pas sa mère ! Et à quel prix, au tarif incessant d'une belle famille extrémiste catholique pour qui le divorce était l'un des péchés des plus graves. Elle dût faire face à « une guerre des Rose » sans précédent, entre avocats et notaires plus corrompus les uns que les autres. La victoire était pliée d'avance, mais elle s'en foutait ! Elle aspirait à vivre un conte de fées et devenir une princesse, une réalité qu'elle connaissait

avec son petit gorille, fier et épanoui à ses côtés. Elle était son trophée, une manne extraordinaire, à l'inverse de sa dernière compagne la réplique parfaite de la femme aux fleurs de Botero, avec les cheveux plus courts et de la moustache.

Sabrina attirait l'œil par son mètre soixante-quinze, son allure de danseuse, sa cambrure naturelle, sa peau d'italienne, son sourire et son exubérance. Emmanuelle, quant à elle affichait une beauté plus discrète : un teint de porcelaine, des cheveux longs et bruns, une peau parfaite et des traits délicats, pas très grande mais son corps aux courbes piquées était parfaitement proportionné. Elle respirait la bonté et le calme, la réplique exacte du tableau d' Aimée Brune Pages, « la jeune fille à genoux ». Son époux, qu'elle surnommait « Dingo » était son opposé, la copie de la marionnette Kermit la grenouille : taille moyenne, la peau lisse, sans aucune crinière apparente, de gros yeux ronds qui ribouldinguent et une grande bouche fine linéaire ! Comme le personnage de Jim Henson, sa gestuelle rapide, son flot de paroles saccadées déstabilisaient et saoulaient instantanément n'importe quel auditoire. Sa voix pouvait glisser d'un ton doux à une soudaine excitation, émettant des notes aiguës et vibrantes. Son hyper énergie avait pour conséquence de transformer le compagnon de Sabrina, en diva Piggy la cochonne, le poussant à adopter à son tour une posture exubérante et narcissique. Deux pantins funestes dont elles ignoraient qu'ils seraient prochainement les vedettes d'un spectacle de variétés des plus inattendus.

LA NUIT DES COCHONS

Emmanuelle et Sabrina se croisèrent à nouveau, à la troisième édition de la nuit des cochons, évènement annuel réunissant l'ensemble des cochons pollueurs et destructeurs de méditerranée. Avant de se rassembler dans un endroit tenu secret, ils avaient effectué un tour de la ville en bus pour admirer et comparer leurs monticules respectifs de fumier. Cette année-là, la soirée se déroulait sous un chapiteau de cirque et conformément à la tradition de l'institution, l'arrivée se faisait en deux temps.

La première partie était réservée aux verrats, Bouyguy, Cogedin, Nexitou, pour n'en citer que quelques-uns, qui en VIP. – Very Important Piggy ! rentraient bagués par un bracelet « vive le cochon ». Ventre en avant et queue en tirebouchon sur le tapis rouge, ils goûtaient aux joies de se faire photographier le museau pour le magazine régional « matou ». Ils en profitaient pour immortaliser aussi le groin déformé d'injections de leurs truies, siliconées toutes dans l'ensemble jusqu'aux oreilles.

La seconde partie, plus festive commençait vers vingt-trois heures, une fois que les gros s'étaient goinfrés et avaient échangé des félicitations. Défilait ensuite, toute une ribambelle de petits porcelets indépendants, des prestataires, des agents, mais aussi de petites cochonnes invitées pour divertir la porcherie dansante et enrichir la brucellose. La mise en scène était dirigée par l'épouse d'un porc de chez Deca-étron, dont la cuisse était aussi légère que ses compétences scénographiques et orthographiques. Son agence de communication portait son prénom, suivi de "com" ! Elle avait dû passer la pauvre au moins un an, à brainstormer pour trouver le nom de son entreprise !

L'industrie immobilière, à l'instar du cinéma est l'un des secteurs où le patriarcat atteint du génome porcine est des plus triomphants. L'épouse finit systématiquement comme la tête de cerf, empaillée au bout de la table. Sabrina n'avait d'autre issue que d'y participer, son compagnon étant à la tête de cette organisation. En tant que femelle d'un verrot, elle observait comment les porcs classiques les enviaient, aspiraient à leur ressembler, rêvaient d'avoir accès au carré « SHON VIP », à des cadeaux, des avantages permanents, des emplacements de choix et surtout à l'attrait de plus de partenaires sexuelles. Les cochonnes rôdaient autour d'eux comme des poules en mal de vers luisants.

Sabrina se sentait très déstabilisée par cette boucherie vivante où le porc nuistrale dominait. Un petit terrain par ci sous le manteau, un petit billet de cinq

cent mille euros par là et tout cela via l'île de beauté, des incendies soudains, des PLU qui changent au gré des érections des maires, des loges glauques où l'on s'enfile à coup d'obédience, un petit appartement moins cher pour la belle-sœur en plein divorce, un petit trotteur en Espagne, un voyage à Saint Domingue avec à la clef des prostituées, quelques cigares et de la cocaïne !

Elle tentait de se faufiler, assaillie par les animaux aux dents aiguës, prêts à se battre pour un carré de terrain ou pour lui arracher sa robe lorsqu'elle aperçut au loin son amie Marion. Professeure de musique de ses enfants et surtout maman célibataire, Sabrina prenait régulièrement un café avec elle. Elles s'étaient découvert des points communs en raison de leur naissance dans la même ville et de leurs deux divorces. Cependant, en ce qui concernait la mode et la décoration, c'était une autre histoire ! Si l'une arborait un intérieur digne d'une Neuillienne avec un parquet impeccable reflétant sa propreté, l'autre rappelait plutôt l'atmosphère de Soweto, avec de la poussière, des djembés, des sculptures et des masques en bois.

Même dans leur apparence, elles étaient diamétralement opposées. Sabrina, toujours élégante avec ses talons, cheveux soigneusement attachés, veste et foulard, était à des années-lumière de Marion qui optait pour des jeans pattes d'éléphant, des tee-shirts moulants taille dix ans, laissant entrevoir son nombril. Mesurant à peu près un mètre soixante-cinq, avec des cheveux courts et blonds, des yeux bleu clair, elle était la copie conforme d'Héloïse Adelaïde Letissier, la chanteuse de Red-car, anciennement Christine and the Queens.

Pour l'occasion, Marion avait pris soin de se faire préciser le code vestimentaire. Sabrina lui avait conseillé une simple petite robe, ne se doutant pas que pour elle, une simple petite robe ne signifiait pas noire et classique. La cour du roi Petaud où tout le monde est maître, elle apparut dans une robe courte à paillettes, décolleté plongeant jusqu'aux reins, couleur gold, le tout accessoirisé par une paire de bottes blanches. Elle semblait tout droit sortie de la comédie musicale « mamma mia ».

Sabrina, l'apercevant était gros-jean comme devant, d'autant plus que pour exprimer sa joie, Marion avançait vers elle d'une façon peu discrète, sautillant d'un petit pas sur l'autre, agitant les bras de gauche à droite comme une balayeuse ; l'impression qu'une bête de foire de plus venait de naître sous ce chapiteau ! Petit plateau de mignardises attrapé sur le buffet, champagne à la main, elles entreprirent de mater les mâles, lorsqu'elles tombèrent nez à nez avec Emmanuelle. Celle-ci saluait aimablement les gens et à leur vue, elle poussa un cri et un soupir de soulagement. Ulcérée par le spectacle navrant de